Festival de cinéma muet en musique

Autor(en): **Loewer, Mathieu**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 19

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932815

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Le vent» de Victor Sjöström

Festival de cinéma muet en musique

Pendant quatre jours, le Café-Théâtre Barnabé s'associe à la Cinémathèque suisse pour un festival de films muets projetés dans les règles de l'art.

Par Mathieu Loewer

Baptisé «Voix du muet», ce festival nous offre la trop rare possibilité de (re)découvrir quelques perles du cinéma muet dans leurs conditions de projection originelles, avec l'accompagnement d'un authentique orgue de 1927. Le programme fait honneur aux incontournables virtuoses du burlesque, avec deux sélections de films courts signés Buster Keaton et Charlie Chaplin, dont on pourra voir l'une des premières bandes comiques («Charlot débute / His New Job», 1915).

Le vent des passions

Mais l'originalité de cette manifestation réside davantage dans le choix des longs métrages, deux mélodrames servis par l'interprétation de Greta Garbo et Lilian Gish. Premier triomphe de la «Divine» (Garbo), «La chair et le diable» («Flesh and the Devil», 1927) marque aussi le début d'une longue collaboration avec son réalisateur, Clarence Brown.

Un an plus tard, son compatriote Victor Sjöström réalisait «Le vent» («The Wind», 1928) aux Etats-Unis. Souvent considéré comme son chef-d'œuvre, ce film obsédant raconte la tragédie d'une jeune femme partie s'établir dans un coin perdu du désert d'Arizona, où souffle un vent terrible qui excite les haines et les jalousies. Sa lutte contre les éléments déchaînés traduit la violence de l'oppression physique et sociale dont elle est victime, avec toute la force du réalisme lyrique chère au cinéaste suédois. Ce vent maléfique prend vie dans le silence, à une époque où l'image devait tout dire, au point de nous faire oublier aujourd'hui qu'il lui manquait encore la parole. ■

«Festival Voix du muet». Café-Théâtre Barnabé, Servion. Du 22 au 25 mars. Renseignements: 021 903 09 03.

Les crans de la violence

Pour prendre le pouls de la violence à l'écran au fil des décennies, le CAC-Voltaire propose une dizaine d'incontournables allant de 1932 à 2000, signés, entre autres, par Hawks, Peckinpah, Jonathan Demme, Ken Russel ou Scorsese.

Par Selim Atakurt

Perpétuel sujet à polémique, la violence à l'écran se décline sous diverses formes. A la fois physique et morale, elle stigmatise sur la toile les vices de l'époque qu'elle dépeint.

L'histoire est presque la même. Pourtant, «Scarface, Shame of a Nation» (1932) de Howard Hawks et «Scarface» (1983) de Brian De Palma sont radicalement différents. En effet, un demi-siècle les sépare. Les mœurs ont changé, la violence s'est modifiée et Tony Montana (Scarface) s'est endurci. Pour les deux films, le point de vue est similaire, seule la cruauté change. Choquant en son temps, le traitement de Hawks fait figure de colère douce à côté de l'extrême brutalité de celui de De Palma. Cette opposition renforce le sentiment d'assister à des «œuvres-témoins» de leurs époques et rend leur vision encore plus enrichissante.

Dirty movies

Le cinéma des années 70 a été particulièrement frappé par la violence. Ainsi, de nombreux réalisateurs américains, marqués notamment par la guerre du Vietnam, se sont risqués sur ce terrain. Sam Peckinpah («Les chiens de paille / Straw Dogs», 1971), Don Siegel («L'inspecteur Harry / Dirty Harry», 1971) et surtout Martin Scorsese («Mean Streets», 1973) ont livré des témoignages brûlants et controversés. En intégrant l'imagerie mafieuse, la religion et la brutalité, le film de Scorsese offre les prémices de ses œuvres futures, tout en montrant les aspirations d'une jeunesse perdue dans un monde qui la dépasse. Dans ce cas, la violence dénonce et étaie une réflexion, contrairement à un Tarantino qui l'aborde de façon plus ludique.

Durant la même période, les Européens ne sont pas en reste. Que ce soit l'horreur chez Ken Russell («Les diables / The Devils», 1971) ou une certaine vision de la sexualité chez Pier Paolo Pasolini («Salo ou les cent vingt journées de Sodome / Salo, ò le centoventi giornate di Sodoma», 1975), la violence défile aussi sur les écrans. Cependant, elle est appréhendée différemment. Pasolini et Russell lui confèrent en effet une dimension historique plus large, car moins urbaine et moins ancrée dans le présent qu'outre-Atlantique. Le film de Pasolini choquera particulièrement en mettant en parallèle christianisme et sadisme. Vingt-cinq ans plus tard, il demeure toujours aussi dérangeant.

Colère froide

Les années 90 voient l'avènement de la technologie outrancière. Celle-ci trouve un écho dans la violence froide qui caractérise les films de cette dernière décennie. «Le silence des agneaux» («The Silence of The Lambs», 1991) de Jonathan Demme, «Baise-moi» (2000) de Virginie Despentes ou plus encore «Benny's Video» (1992) de Michael Haneke recourent à la technique pour transcender la cruauté. En ce sens, Haneke, en narrant le meurtre d'une jeune fille par un adolescent féru de surveillance vidéo, synthétise parfaitement cette tendance.

Certains rares films, dont «Nos funérailles» («The Funerals», 1996) d'Abel Ferrara, s'inspirent encore de la tragédie antique pour montrer simplement que le conflit naît de l'interaction entre les individus. Finalement, tous ces films dépeignent la même chose: l'homme reste le même, seuls les temps changent. ■

«La violence à l'écran». CAC-Voltaire, Genève. Du 26 février au 25 mars. Renseignements: 022 320 78 78.

«Nos funérailles» d'Abel Ferrara